



LA CAGE VIDE

A MON AMIE

Que d'épines, amour, accompagnent les roses !

MALHERBE.

Mon âme de deuil est couverte,
Longtemps mes larmes ont coulé.
Ce soir, la cage était ouverte
Et l'oiseau s'était envolé.

Où s'en est allé l'infidèle ?
Il a fui mes baisers. Pourquoi
Erais-je à ses désirs rebelle ?
Quelqu'un l'aime-t-il comme moi ?

Nous étions pourtant bien ensemble !
S'il allait se perdre en chemin !
Je ne serai plus là, s'il tremble,
Pour le réchauffer dans mon sein.

Il est si petit et si frêle
Qu'un coup de vent peut le briser.
Si l'orage mouille son aile,
Où pourra-t-il se reposer ?

Qu'il revienne sans plus attendre ;
L'ingrat est déjà pardonné.
C'est que je ne sais pas reprendre
Mon cœur, lorsque je l'ai donné.

A. M.

MINUIT !

FANTAISIE LITTÉRAIRE

Minuit !... Un silence majestueux, unique, indéfinissable !... Que tu es belle, ô Nuit, que tu es royale ! Pas une voix, pas un bruit, pas un son ! L'immensité est muette : la nature en suspens semble retenir son haleine !

Ecoutez : Rien !... Rien !...

Rien !... qu'une sensation étrange, vague, inappréciable, qui enveloppe l'être tout entier, qui fait frissonner de la plus singulière façon et excite dans l'âme d'idéales aspirations, d'inassouvibles désirs !

C'est léger comme un souffle, doux comme un murmure, suave comme un chuchotement, frais comme un baiser parfumé, enivrant comme une extase d'amour.

La nature cependant n'a pas tressailli ; son mystérieux silence n'a pas été rompu. Quelle est donc la cause de ce charme fascinateur dont la séduction toute puissante a tant d'attraits pour l'âme ?

Est-ce le bout soyeux des ailes de l'ange qui, caressantes, sont venues effleurer mon visage. Est-ce l'haleine embaumée de l'Esprit de la Nuit qui soupire dans l'immensité ?

Je l'ignore.

Mais quelle teinte mystérieuse revêtent les objets ! Quel est ce nuage diaphane qui semble les envelopper de sa gaze transparente ?

Et mon regard étonné et inquiet plonge dans l'espace avec anxiété : il écoute avec avidité et cherche à deviner les secrets d'en haut. Mais la nuit est sombre ; le firmament sans flux.

Je ne vois rien.

Je ne vois rien, et la délicieuse sensation persévère toujours, rafraîchissante, sur mon visage brûlant.

Las, je reporte mes regards vers la terre.

Oh ! quelle blancheur éblouissante ! Quelle pureté immaculée ! La nature a revêtu sa parure virginale.

Alleluia ! C'est la neige !

Mais, qu'entends-je ? Une harmonie céleste, lointaine comme le chant des esprits soupire, dans l'étendue ses imperceptibles vibrations.

Je ne respire plus. J'essaye de saisir les notes de cette mélodie-soupir. Impossible ! Je ne puis même me convaincre qu'elle existe. Sans doute, c'est une illusion. La neige aura voulu étendre son charme à tous les sens.

Mais non, les sons deviennent plus accentués. Plus de doute possible. La vitalité est palpable.

Ivre de joie, je m'élance en frémissant dans la voie de l'inconnu, vers les champs idéals d'où origine cette harmonieuse symphonie.

A mesure que j'avance, la note augmente d'intensité. Un moment encore, et je vais la saisir. Retenant mon haleine, je cours de toutes mes forces. Ah ! enfin je le pressens, nous y voilà. Prêtons une oreille attentive.

Malédiction ! Rien !... que le silence.

Et j'écoute, et j'essaye de sonder le silence du silence lui-même. Rien !... Rien !...

Frémissant de rage, fou de désespoir, je reprends ma course furibonde, mon steeple-chase échoué. Je ne cours plus, je bondis. Je ne bondis pas, j'effleure à peine la terre... je vole !

Et l'espace se dérobe sous moi et la neige, la douce neige, chatouille agréablement ma tempe ruisselante. Elle s'engouffre dans mes poumons brûlants et y dépose la goutte d'eau réparatrice.

Mais soudain je m'arrête : un éclair a lui dans les ténèbres, un bourdonnement confus comme l'éclat lointain du tonnerre a retenti dans mon oreille ; mon pied a heurté un obstacle.

Je tends les bras : ma main rencontre un fer glacial. Je pousse : un pan de l'immensité cède sous ma pression : un torrent de lumière m'aveugle, un flot harmonieux m'envahit et me subjugué, le parfum de l'encens et des fleurs me grise.

Un instant je jouis de toutes les félicités, je bois toutes les béatitudes, je savoure toutes les délices.

Mais enfin, mes yeux éblouis commencent à se dessiller.

Dans un nuage éblouissant, sous le rayonnement d'un lustre qui flamboie sur ma tête, j'entrevois la plus charmante, la plus délicieuse des apparitions.

Une adorable petite figure rose, nez mignon, yeux étincelants d'escarboucles, bouche souriante de baisers ; le tout enfoui dans un océan de fourrures.

Mes yeux se dessillant toujours, je vois une foule immense et recueillie, et là, dans le fond, un raide panorama de verdure et de fleurs, découpé dans un décor de féerie ruisselant d'or et de faux ; puis de petits anges blonds vêtus de blanc, enguirlandés de couronnes, lançant des fleurs et répandant des nuages d'encens de leurs encensoirs d'or.

Enivré de ce merveilleux spectacle, je me laissais bercer par les sublimes enchantements de l'extase, je goûtais les joies pures, infinies, éternelles. Et mon âme ravie se reposait voluptueusement en elle-même. Satisfaite, elle murmurait intérieurement le TOUJOURS ! TOUJOURS ! éternel.

Et la divine harmonie montait toujours à grands flots et faisait vibrer les cordes les plus intimes de l'âme.

Dans cette enivrante mélodie, mon oreille accoutumée put enfin saisir quelques bribes, faibles témoignages du souvenir. Dans ce magique concert, je distinguais les voix pures des chérubins chantant :

" Noël ! Noël ! Alleluia ! "

Mais soudain les voix se turent ; les basses cessèrent de gronder et l'orgue laissa échapper des soupirs, doux comme une symphonie, harmonieux comme la brise du soir murmurant dans les feuilles. Un timbre sonore vibra avec force, et la foule se précipita à deux genoux.

Prosterne-toi, mortel ! Le Christ vient sauver le monde !

Noël, Noël, Alleluia !

L'enchantement dura longtemps encore : les concerts reprirent avec une beauté et une ardeur nouvelle.

Puis la foule silencieuse se dispersa sans bruit. Je me laissai porter par ses flots.

La neige tombait, tombait toujours.

J'entendis des voix joyeuses, des piaffements de coursiers ; je vis même des éclairs se dérobant sous leurs pieds agiles. Le son argentin des clochettes retentit dans la nuit, et les patins légers

des sleighs laissèrent dans la neige leur rapide sillon.

Je demurai seul, seul dans l'immensité, seul dans le silence.

D'un revers de la main, j'essuyai mon front brûlant, puis je recomposai mon rêve.

L'harmonie céleste, lointaine, que j'avais pressentie, c'étaient les notes perdues des cloches dans l'immensité.

Le concert magique, c'était la messe de minuit.

Et la petite neige tombait toujours, rafraîchissant agréablement mon visage.

Noël ! La neige !

Alleluia !

Simon Polivar

ROSES DE NOËL

" Et le divin enfant tendait, vers eux, ses petites mains. "

Des jouets tout neufs, c'est bien amusant ; Polichinelle déride un grand papa lui-même. Mais Jeanne aime encore mieux les fleurs ; et du jardin qui dort sous la neige, bravement elle en rapporte plein ses bras.

— Mère ! mère ! j'ai trouvé des Roses-de-Noël.

Certaines paroles sont fées. Ce simple mot : *Roses-de-Noël*, n'a-t-il pas un charme pénétrant, où le surnaturel se mêle à la nature, la fraîcheur de l'enfance à l'extase de la foi ? C'est, en plein hiver, le sourire du renouveau ; et c'est, dans la plus humble humanité, le sentiment du divin. Floraisons saintes que porte un bambin céleste !

Les Roses-de-Noël ont leur légende ; elle est aussi naïve que les vieilles histoires où les cloches de minuit font des miracles, où le vin coule des fontaines, où les bêtes parlent.

L'Enfant Jésus est dans l'étable. Marie veille près de la crèche. Joseph admire. C'est la nuit. Au dehors, il neige. Au dedans, tout rayonne. Les trois rois de Saba se prosternent : Balthazar, offre l'or, Gaspar l'encens, Melchior la myrrhe. Les pasteurs sont en adoration ; ils apportent tous les biens de la terre. Derrière, sur la pointe de ses pieds nus, se cache une fillette aux yeux bleus, la petite bergère Madelon. Mais elle a les mains vides, la pauvre. Désolée de sa misère, elle pleure, elle prie.

Elle prie, et l'ange Gabriel descend des cieux.

— Petite bergère, que veux-tu ?

— Hélas ! je ne sais pas.

— Alors, pourquoi prier ?

— Je voudrais donner à l'Enfant Jésus, et je n'ai rien. Si je pouvais seulement lui offrir des roses ! Il n'a pas une seule fleur. Mais il gèle et le printemps est loin.

Gabriel prend Madelon par la main. Ils sortent. Autour d'eux flotte une clarté. L'ange frappe le sol de sa baguette, et la terre se couvre de jolies, jolies fleurettes, fraîches écloses.

C'est ainsi que Madelon put embrasser l'Enfant Jésus ; Noël eut désormais des roses.

EMILE BLÉMONT.

Toute femme qui se pique de délicatesse s'indigne d'être aimée pour sa beauté ; elle ne veut l'être que pour son âme. — EMILE AUGIER.

Nous aimons les femmes que nous trouvons belles, et nous trouvons belles celles que nous aimons : c'est un agréable cercle vicieux. — G. M. VALTOUR.

Petit colloque intime :

— Pourquoi, sur vos cheveux, Madame, mettez-vous ceux d'une autre femme ?
— Vous mettez bien sur votre main, Monsieur, la peau d'un autre daim ?...